

## Bilan de l'atelier de réalisation à l'école Glacière

### *Un geste artistique*

Pendant plusieurs semaines au cours du dernier trimestre de l'année 2004, nous avons travaillé avec une classe de l'école primaire Glacière dans le XIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris autour d'un atelier cinéma. J'en évoque ici les principes de départ et ce que j'ai retenu de cette expérience :

Ce que j'ai cherché à éviter :

- que les enfants se confrontent à tous les aspects de la réalisation cinématographique en même temps et sur un temps trop court, tels que : scénario, dialogue, jeu et direction d'acteur, découpage, cadre, prise de son, lumière, montage, mixage, étalonnage (pour rester dans des définitions de termes génériques qui recourent chacun des questions beaucoup plus vastes).
- qu'ils ne reproduisent des schèmes narratifs et cinématographiques fondés sur des stéréotypes en référence à l'idée qu'ils se font du cinéma (nourrie essentiellement pour le plupart par l'expérience télévisuelle).

Le deuxième écueil (reproduire des stéréotypes) risquait d'être d'autant plus présent que nous avons travaillé dans une certaine urgence avec un nombre de participants trop important pour pouvoir aborder en profondeur chacun des points auxquels confronte toute réalisation.

Afin d'éviter ces écueils, j'ai limité d'emblée le cadre de l'intervention : Il s'agirait de tourner une succession de plans fondés sur le même cadre unique, un plan large sur pied de la cour que je leur ai proposé et dont ils ont affiché la photocopie dans la classe. Dans chaque plan, une action devra se dérouler, qu'ils joueront eux-mêmes, de telle manière que la succession de ces plans aillent du moins vers le plus, en termes de nombre de personnages, d'action, de vitesse, d'intensité. L'idée est qu'à la fin, on puisse voir cette réalisation en boucle et la prendre à n'importe quel moment, un peu à la manière d'une installation vidéo.

Par ailleurs, j'ai demandé à ce qu'on s'interdise les dialogues audibles mais pas le son ou les dialogues que nous n'entendrions pas.

Ensuite, nous nous sommes répartis en plusieurs groupes qui allaient évoluer et où chacun pourrait s'inscrire à tour de rôle : un groupe d'écriture, un groupe de techniciens, un groupe d'acteurs. Le principe étant que personne n'était obligé de passer devant la caméra s'il ne le souhaitait pas.

Le travail d'écriture s'est fait en collaboration avec Jean-Charles Authiat qui a aidé les enfants, en mon absence, à développer de petites intrigues dans l'espace de la cour, nourries d'expériences personnelles et d'observations. Ensuite, nous les avons retravaillées ensemble et tournées. Puis, après chaque tournage, nous avons regardé les différentes prises et analysé ce qui fonctionnait ou pas, les problèmes techniques (raccords lumière, entrée et sortie de champ, problèmes de sons), esthétiques (problèmes de compréhension, de sens, de rythme) que posaient chacune des scènes et leur succession dans un ordre donné.

Nous sommes finalement arrivé à tourner une série de cinq scénettes environ qui, mises bout à bout, devraient donner cette impression de progression ; quelques exemples : un élève puni

qui tourne dans la cour (récurrent), une fille qui, plongée dans sa lecture, oublie d'aller en cours, trois enfants cachés dans les buissons qui sèchent le cour pour jouer aux billes, un cours de sciences naturelles en plein air et un autre de lecture qui dégènèrent en bataille de feuilles mortes, une photo de classe qui tourne mal, des femmes de ménage qui passent le balais, une répétition théâtrale perturbée par l'invasion de la cour au moment de la récréation, etc.

Nous avons sélectionné ensemble les bonnes prises de chacune de ces scènes que je vais monter avec les sons seuls qu'ils ont prélevés avec leur enseignant.

Nous devrions nous revoir en mai 2005 pour voir le résultat du travail et le commenter.

Le but de cette expérience est moins dans ce résultat fini en tant que spectacle (qui a son importance symbolique néanmoins mais surtout pour l'analyse qui en découlera) que dans le travail d'élaboration et les questions qui se sont posées en termes cinématographiques au cours de l'expérience. Il s'agit donc à travers cette approche, d'éviter la démarche « socio-culturelle » qui consiste à faire un film pour occuper des jeunes gens ou pour son aspect ludique (en remettant en mouvement tous les fantasmes qui tournent dans la tête des enfants autour du mot « cinéma »), au profit d'autre chose : une réflexion fondée sur la pratique qui devrait permettre à ces enfants de s'interroger sur le faire, la méthode, le sens des images auxquelles ils sont confrontés régulièrement sans avoir de véritable réflexion pour les accompagner. En aucun cas il s'agit de réaliser un court-métrage mais bien de faire un *geste artistique*, aussi minime soit-il, afin de se confronter à des questions d'Esthétique.

Les nombreuses discussions que nous avons eu ensemble et que je ne peux relater ici, faute de temps et d'espace, ainsi que le véritable enthousiasme des élèves et de la classe dans son ensemble m'ont conforté dans l'idée qu'il n'était pas nécessaire de promettre la lune ou les étoiles pour que les enfants nous suivent dans un travail, à partir du moment où ils se sentaient responsabilisés et où la réflexion engendrée les concernait. Il me semble que ce fut le cas.

Frédéric Sabouraud